

la fondation étroite et chancelante d'une population pour ainsi dire entière, et l'autre qui dépend de trois idées conséquentes et bien balancées. Il m'est difficile de croire que vous ne voyiez pas la différence énorme entre ces deux catégories. »

— « Elle me paraît la différence qui existe entre celui qui se tient sur ses pieds, et celui qui se tient sur sa tête. »

— « Point d'Amérique-du-Nord ! »

— « Mon cher M. de l'Hérédité, toutes ces questions se sont déjà décidées en notre faveur; passons aux faits. Voici, M. Cooper, une oppression vraiment populaire. Quelle tyrannie! quel effet horrible de la suprématie d'une nation sur elle-même! Vous enchaînez les rues le dimanche, et cela dans un pays soi-disant libre! Pauvres rues, que vous êtes malheureuses! Que n'êtes-vous des rues européennes, si propres, si larges, si sèches, si trottoirisées, enfin si libres! Pauvres rues américaines, que vous êtes vraiment opprimées! »

Ici M. Blouse pleure de nouveau; les larmes tombent aussi d'un œil de M. du Portefeuille; ce dernier ne faisant jamais voir qu'à moitié aucune sympathie humaine.

— « Essuyez vos larmes, messieurs, le grief n'est pas fatal. Nous sommes protestants, et le

service de notre culte exige le silence: certaines parties de l'année, à cause du climat, on laisse les fenêtres des églises ouvertes; et pour empêcher le tintamarre des voitures, on passe une chaîne à travers la rue, dans les endroits où le bruit pourrait gêner. Mais les piétons circulent à volonté, et les voitures mêmes s'approchent de toutes les portes sans exception. De plus, l'usage est plutôt protestant qu'américain, et se trouve même dans les pays les plus favorisés des Trois-Idees. Vous enchaînez aussi vos rues très-souvent avec épées et baïonnettes, pour que les courtisans arrivent facilement faire leur cour aux princes, et ce que nous faisons est pour aider les pieux à adorer Dieu en tranquillité. Nos chaînes ne mangent pas, et nous croyons gagner au moins sous le rapport de l'économie. »

— « Il a fallu un soulèvement du peuple pour faire partir vos bateaux à vapeur le dimanche. Pauvres bateaux opprimés! pauvres rues garrottées! »

— « M. Blouse, votre aimable tendresse de cœur en faveur des choses inanimées vous emporte. Le gouvernement des États-Unis étant vraiment une représentation, (je demande la parole, interrompt M. du Portefeuille avec chaleur.) les lois ne sont que la réflexion de

l'opinion publique, et un soulèvement du peuple est peu nécessaire pour les faire changer. C'est vrai qu'il y a eu polémique à l'égard de l'emploi des bateaux à vapeur le dimanche; et je me rappelle une caricature qui représentait des prêtres et certains zélés retenant par des cordes un de ces bateaux, et le peuple poussant de l'autre côté. Peut-être, monsieur, avez-vous pris cette petite gravure pour un fait bien constaté. Voulez-vous avoir la complaisance d'examiner vos documents; il est possible que vous y trouviez cette caricature parmi les autres. »

— « Point de dimanche aux États-Unis de l'Amérique-du-Nord ! »

La parole est à M. du Portefeuille.

— « Messieurs, » dit ce dernier, « on a attaqué nos principes. On a voulu dire que nous ne sommes pas des idées représentatives, mais positives. Je vais consacrer toute la théorie de nos idées dans un protocole n° 7896, et en attendant je fais ici, devant Dieu et devant les hommes, une protestation solennelle contre l'accusation. »

— « Messieurs, il est difficile pour un homme de soutenir sa thèse, quand chaque fait qu'il établit devient une accusation contre ses adversaires. Je suis ici sur la défensive, et si l'exposé

des principes et de la pratique de mon pays blesse quelque système, assurément la faute n'en est pas à moi. »

Ici M. du Portefeuille descend de la tribune à trois fauteuils, et M. Blouse y remonte. Ce dernier parle.

— « Regardez ce tableau; vous y verrez à quel point de dégradation le suffrage universel a réduit le sexe même chez vous. »

M. Blouse me présente une gravure. Je vois une femme très-laide, un miroir, et sur une chaise des vêtements qui pour le moment sont inutiles.

— « M. Blouse, ceci se ressent du Palais-Royal. »

— « Du tout, — elle vient du génie d'observation d'une femme délicate, spirituelle, et bien imbue des Trois-Idées. Elle a fait dernièrement un voyage dans votre pays, et voilà ce qu'elle en a rapporté ! Ce n'est pas tout; elle raconte que vos femmes passent leurs soirées à boire du thé avec de beaux jeunes missionnaires, pendant que leurs bêtes de maris lisent les journaux dans les salons de lecture; et quand elles se sont bien enivrées de thé, elles vont coudre des chemises pour les pauvres, jusqu'à minuit, dans les sociétés Dorcas. Quelle immoralité que cette société Dorcas ! »

— « Et tous ces faits philosophiques viennent de cette dame ? »

— « Il y en a mille semblables. On l'a appelée, même au nez, vieille femme ! »

— « Peut-être cet outrage est-il cause qu'elle a représenté mes belles compatriotes de cette façon. »

— « Votre soupçon est injuste. Son impartialité est au-dessus de tout reproche. Voici ses propres paroles : « Les femmes américaines sont les plus belles du monde, mais les moins intéressantes. »

— « Comme il y a contradiction frappante entre la gravure et les paroles de cette excellente et conséquente observatrice, et comme vous m'avez accordé toute la dignité d'un homme à l'égard de la barbe, il me semble que nous ferons bien d'abandonner cette partie de la polémique au contraste patent qu'il y a entre le livre et son ornement. »

— « Quelle horrible infamie qu'une société de chemises à la Dorcas ! »

— « Je vous en prie, M. de l'Hérédité, ne m'interrompez plus. »

— « Soyez indulgent, M. Blouse. Quand on parle devant les voûtes vides, il y a toujours réponse en vertu des lois acoustiques, et une idée comme vous devrait savoir que les échos per-

dent toujours une certaine partie de ce que l'on dit. »

— « Qu'importe, pour un mot de plus ou de moins. Ils lancent encore maintes accusations contre votre pays, ces braves écrivains. Par exemple, telle est la fausse délicatesse de vos dames, qu'elles refusent de se tourner le dos dans les quadrilles : ici vous voyez le fait solennellement constaté par un Anglais très-spirituel, et qui n'est que trop modéré à votre égard. »

— « Je demande la parole pour un fait personnel, » s'écrie le violon du digne M. Alerme du grand Opéra.

M. Blouse quitte la tribune, et le violon y monte. On entend quelques accords, et le dernier parle avec harmonie.

— « Messieurs, c'est une bêtise infame que celle de M. l'Anglais. Ce voyageur ignore les usages des salons. La mode de danser dos-à-dos est déjà gothique, étant tombée en désuétude six semaines avant le départ de ce Vandale pour l'Amérique. »

Ici le violon joue une finale tout-à-fait de bon goût, et quitte le fauteuil. M. Blouse reprend sa place.

— « Voici, M. Cooper, un fait mortel, » continue ce dernier. « Deux membres du congrès américain se sont battus au pistolet et à l'épée, »

à cheval, dans la salle de la chambre. On dit même que des batteries étaient attelées par les amis respectifs des deux combattants, et que trois pièces de canon et un fourgon venaient d'arriver dans l'antichambre, quand l'orateur réussit à rétablir l'ordre. »

— « Le fait est un peu exagéré. Il est vrai qu'un homme qui n'est pas membre du congrès a fait une attaque avec sa canne contre un autre qui l'était, à peu de distance du Capitole et en plein air. Il est également vrai que l'agresseur, se trouvant à la merci de son adversaire outragé, a tiré un coup de pistolet. La justice a de suite pris connaissance de l'affaire. Tout ce que l'on a dit de deux membres du congrès, des pistolets, des charges de cavalerie, des pièces de canon avec fourgon, tout cela n'est qu'une de ces rumeurs vagues qui accompagnent toujours les grands combats. »

— « La lutte mortelle de deux membres du congrès est un fait déjà consacré dans tous les esprits européens ! »

— « Que voulez-vous, monsieur ? les esprits européens sont si fins quand il s'agit de nous ! Vous avez entendu la manière extraordinaire dont votre collègue, l'honorable M. de l'Hérédité, dénature vos propres paroles sur ce sujet-là. »

— « En tout cas, il y avait coup de pistolet, et contre un véritable membre du congrès. C'est beaucoup ! »

— « Malheureusement cela n'est que trop vrai, et c'est beaucoup. Pourtant de pareils événements arrivent sous l'influence des Trois-Idees-Européennes. En Angleterre, le pays le plus idéalisé selon votre système, on a vu tirer deux fois contre le roi George III.—M. Perceval, premier ministre du même pays, fut tué dans le couloir de la chambre.—Le roi Guillaume IV a reçu très-dernièrement un coup de pierre au front.—M. Calemard de Lafayette est tombé victime d'un assassinat, en sortant de la Chambre, sur la place Louis XV, il y a trois ans..... »

— « Donnez-vous la peine de respirer, je vous conjure, mon cher M. Cooper ; oublions ce malheureux coup de pistolet. Nous possédons une foule de faits accablants contre votre triste pays. On nous assure que le goût vous manque entièrement ; vous avez négligé, avec un esprit vraiment anarchique, de faire faire de nobles châteaux et de beaux parcs sur les rives enchantées du fleuve Colombie et sur celles du charmant lac même du Bois. Quels sites délicieux sont victime de votre bas égoïsme ! »

— « Le temps y remédiera. »

— « Vous n'êtes pas des gens comme il faut. »

— « Cela viendra avec les châteaux. »

— « Vous ignorez entièrement les convenances. »

- « Nous les apprendrons plus tard. »
- « Vous êtes pourris avant d'être mûrs. »
- « C'est la précocité d'une riche nature. »
- « Vos ancêtres n'étaient que des galériens européens. »
- « C'est dommage qu'il n'y en ait plus de pareils. »
- « Vos négociants sont des escrocs. »
- « Que voulez-vous ! »
- « La magnanimité, la vérité, et toutes les hautes qualités vous manquent. »
- « Ce sont, sans doute, des monopoles idéals. »
- « Vous êtes éminemment bas et vulgaires. »
- « Prêtez-nous de votre gros bon ton. »
- « Si ce n'était pour les vertus éclatantes de la simplicité, votre pacte social tomberait demain. »
- « Nos vertus nous rendent service. »
- « Vous êtes une propagande éternelle. »
- « La vérité l'est toujours. »
- « Nos employés, jusqu'à ceux qui n'ont que dix-huit ans, et qui sont si éminemment capables d'approfondir la question, nous mandent de Washington que votre Union sera dissoute, lundi prochain à deux heures trois quarts après midi. »
- « Elle durera jusqu'à lundi en huit. »

- « On dit aussi que votre gouvernement n'est qu'un compromis. »
- « Chaque gouvernement l'est, ou quelque chose de pire. »
- « Vos institutions sont idéales. »
- « Voilà quelque chose à votre goût. »
- « Vous êtes dévoués aux faits communs. »
- « Voilà qui est au nôtre. »
- « Vous aimez le général Lafayette. »
- « Pour cause. »
- « Vous êtes jeunes. »
- « Tant mieux. »
- « Vous ne deviendrez jamais vieux. »
- « Tant pis. »
- « Vous n'avez qu'une idée au lieu d'en avoir trois. »
- « Mais, cette idée ! »
- « Vous n'êtes pas des gens polis comme nous autres. »
- « Dieu merci. »
- « On se moque de vous dans la bonne société. »
- « Ma foi, oui. »
- « On vous trouve des francs-parleurs. »
- « Cela fait peur. »
- « Vous raisonnez sans phrases. »
- « C'est notre façon. »
- « On ne vous aime pas. »

— « J'en suis fâché. »

— « Vous refusez obstinément, et contre toutes les règles en pareils cas, de faire empereur l'aimable général Jackson, celui qui vous a si bien servi; et, en outre, vous persistez, de génération en génération, dans les mêmes institutions. »

— « C'est notre originalité qui fait cela. »

— Monsieur, vous êtes, ... » — ici M. Blouse rassemble toutes ses forces pour prononcer le mot — « république ! »

— « Et tout moyen de la discréditer est bon. »

Il y a pause. Les collègues de l'orateur s'empresent de le féliciter, et lui font leurs compliments les larmes aux yeux.

Je reste les bras croisés comme un député sous le feu des huées.

Alors M. Blouse boit avec dignité de l'eau sucrée, et il cherche de nouveau parmi ses documents. Il continue cependant avec moins de chaleur.

— « Après mon beau discours, cher M. Cooper, mon discours si véritablement pathétique et philanthropique, et qui devrait étonner un homme comme vous, né et élevé dans une société si rude, la justice exige que je produise les pièces justificatives de quelques-unes de mes propositions qui ne sont peut-être pas encore

assez clairement établies. Faites-moi le plaisir d'examiner ce document, et j'attends de votre candeur que vous le prononciez vraiment dégoûtant. »

Je regarde ce que M. Blouse me présente. C'est une épreuve d'un journal qui s'appelle le *New-York American*, et qui date de juin 1832. Mes regards s'arrêtent sur une critique du *Bravo*, roman dont je dois porter l'opprobre. La Revue est écrite nécessairement en anglais, et celui qui tient la plume parle comme Américain par excellence; voici quelques unes de ses paroles : « Si M. Cooper veut éviter le mépris de ses semblables, qu'il n'écrive plus d'ouvrage comme le *Bravo*. — Si ce livre a du succès, je rougirai pour *ma patrie*. » Je me sens perdu; quelle horreur que d'être cause de la disgrâce de douze millions d'âmes innocentes, de quatorze même, y compris les esclaves! Mais je me remets un peu, et je prends courage pour examiner de nouveau l'article. Bientôt je sens le raisonnement académique, je trouve aussi certains idiomes étrangers, assez mal rendus dans notre langue; plus loin des mots anglais les plus communs, et parfaitement *idiomatiques*, marqués comme citations, quoiqu'il soit difficile de dire à quel auteur on les a empruntés. Tout se ressent d'une traduction assez maladroitement

ment préparée. J'examine le paragraphe, où se trouve ordinairement le titre de l'ouvrage soumis au scalpel du critique, le nom du libraire éditeur, etc., etc., etc. Ici je trouve ce qui suit : « *Le Bravo*, histoire vénitienne, 1 volume in-8., par J. Fenimore-Cooper. Baudry, rue Coq Saint-Honoré, Paris. » Sans doute ce petit contre-temps venait de l'ignorance où l'on était qu'on sût imprimer en anglais aux États-Unis de l'Amérique-du-Nord. Je rends le journal à M. Blouse.

— « Monsieur, il y a ici une petite erreur ; un de vos arguments sur la polémique des finances s'est glissé peut-être, par hasard, parmi les documents nouvellement arrivés. »

Ici, MM. de Trois-Idées s'agitent d'une manière à faire croire au violon qu'ils désirent danser ; cet aimable et complaisant instrument se met de suite à jouer un air sur le motif de *Bon voyage, mon cher Du Mollet*, et mes hôtes disparaissent avec un fracas tout-à-fait digne de leur haute mission.....

Le violon se tait ; le présent s'éloigne, l'avenir s'approche. Peu à peu le sombre nuage qui a si long-temps couvert la terre des Powhattan et des Metacom, se dissipe, et on y voit plus clair.

L'âge des miracles passe ; l'homme est là avec ses faiblesses, ses passions et même ses vices ; mais l'homme est là avec ses meilleures qualités en action. Les principes se répandent avec la force ; les idées retournent de leur long pèlerinage vers l'ouest, simples et purifiées, également sans exaltation et sans bassesse. Alors commence le règne d'une idée, et cette idée est pour le bonheur de tous. On n'attend plus ce qui est impossible ; on ne nie plus que le soleil brille dans le ciel. Alors on commence à se comprendre, les deux hémisphères s'embrassent, le monde n'est en effet qu'une patrie générale. On s'éveille, et les rêves finissent.....

J'étends la main pour m'emparer des documents de MM. de Trois-Idées, comme de restes précieux. Ils ont disparu. Il n'en reste rien.....

— « François Émery ! »

— « Monsieur. »

— « Apportez mon habit et mes bottes. »

— « Allons-nous partir pour l'Amérique ? »

— « Bientôt, mon ami. »

— « Est-ce que monsieur compte y aller par la poste, ou par le bateau à vapeur ? »

250 POINT DE BATEAUX A VAPEUR.

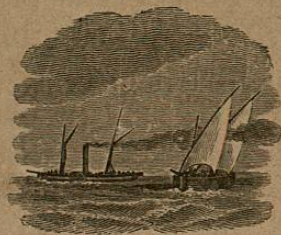
— « Les relais sont trop longs pour la première, — quant au second, il n'y en a pas. »

— « Monsieur vient de plaisanter ? »

— « C'est clair. »

— « Ce serait assez drôle ! — point de bateaux à vapeur ! »

J. FENIMORE-COOPER.



UNE SÉANCE

DANS UN CABINET DE LECTURE.



A reviewer, a literary anthropophagus.

BYRON.

PRÉFACE.

Les aventures de lord Feeling dans un cabinet de lecture ont été trouvées écrites en entier de la main de leur héros lui-même, sur le revers d'un supplément du *Sténographe des Chambres*, qui avait servi à envelopper un gâteau de Savoie.

On a cru devoir donner aux lecteurs des